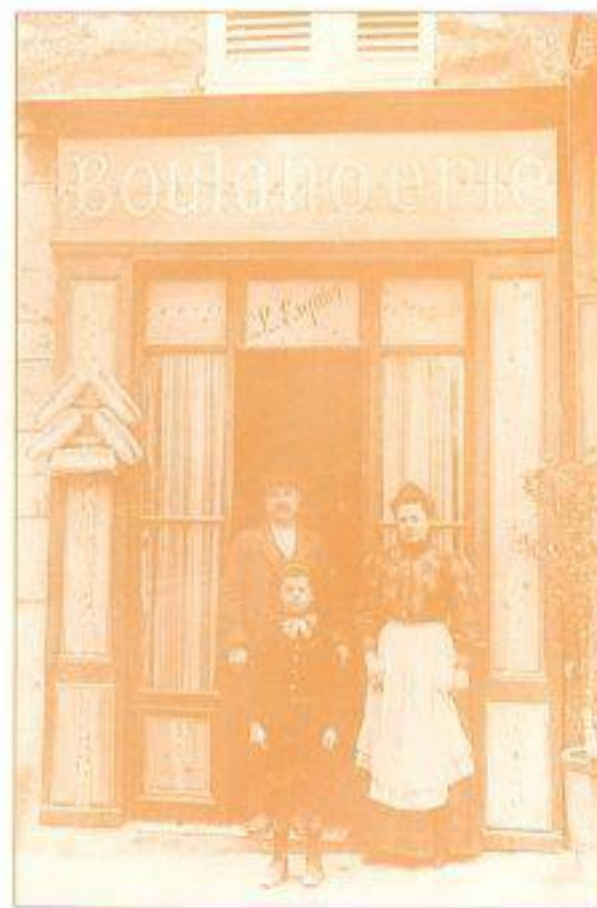


# Lou Terraire

« Le Terroir »



Publication du Centre Culturel Provençal

ISBN 9591373X

# SOMMAIRE

n° 60



**ECOMUSÉE**

Place des Tillouls

**06260**

PUGET - ROSTANG

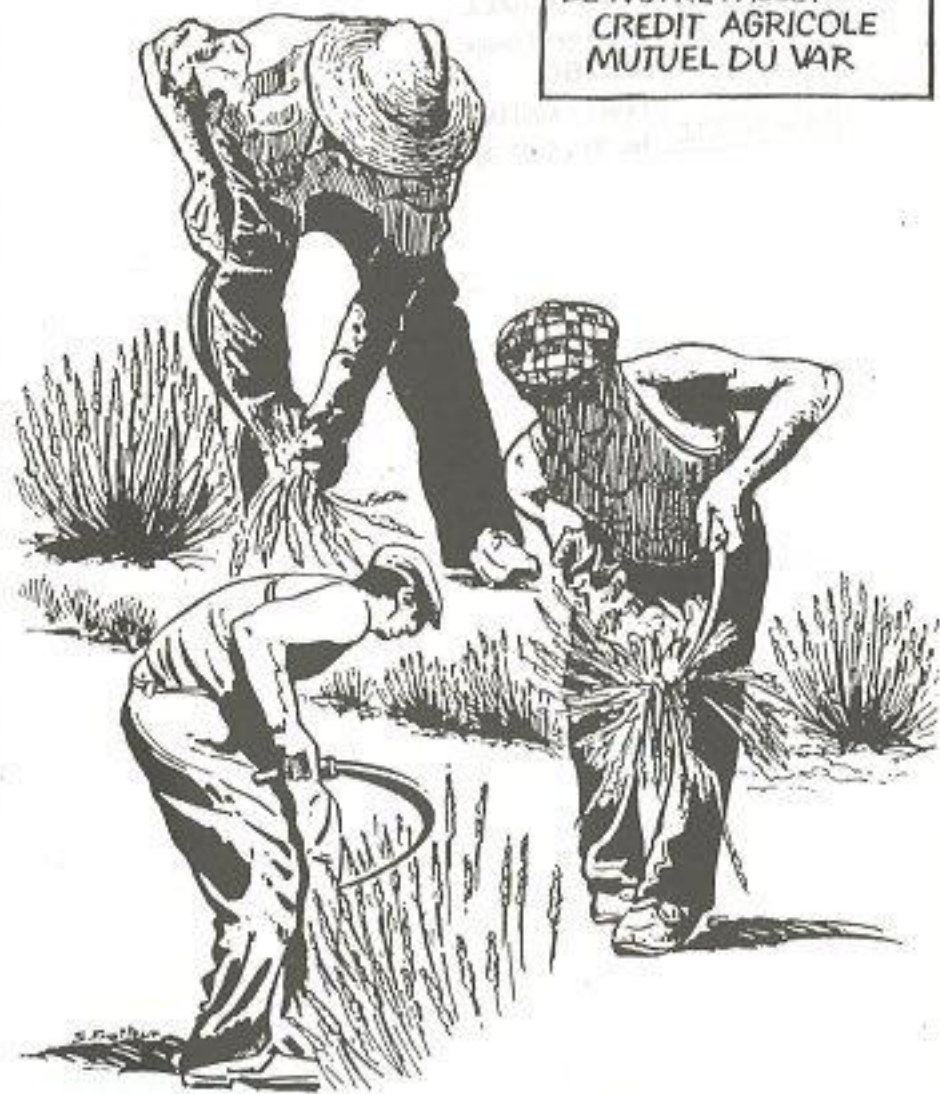
Té. 93 45 07 38

Les paniers d'estelles Nathalie COULOMB .....	41
M. Olivier, vannier Yves FATTORI .....	50
De "Getangs à Bablesberg" Jean COLETTE .....	54
Sauva pèr leis ai Reinié NONJON .....	70
Lettres de deux Magnanarelles .....	73
Le cabanon du trompetaire Lucien DURAY .....	80

*" Publié avec le concours du Conseil Régional  
Provence-Alpes-Côte d'Azur  
Office Régional de la Culture "*

**1996**

UNE SEVE A COULE DE  
TRADITIONS EN TRADITIONS  
DE CET ARBRE AUX RACINES  
PROFONDES, CONSERVONS  
ET PROTEGEONS LES FRUITS  
DE NOTRE PASSE.  
CREDIT AGRICOLE  
MUTUEL DU VAR



**CA** CRÉDIT AGRICOLE

Un artisan du châtaignier

## Les paniers d'estelles



*Les fabricants de paniers en châtaignier étaient encore nombreux dans le Var, il y a vingt ans; il n'en reste plus qu'un aujourd'hui et il n'aura sans doute pas de successeur. C'est avec plaisir qu'il a bien voulu me rencontrer et m'expliquer la technique de ses ancêtres.*

## I - La coupe des rejets

La coupe du bois s'effectue du mois de novembre au mois de janvier. Elle se fait toujours à la lune vieille de chaque mois, c'est-à-dire les huit jours avant la pleine lune et jusqu'à la nouvelle. C'est également le moment où le bois n'est pas en bourgeon. A partir du printemps et à chaque nouvelle lune, le charançon parasite le bois plein de sève et la présence de nombreux nœuds formés par les bourgeons rend le bois difficile à travailler. D'autres artisans estiment que le meilleur moment pour couper les rejets se situe dans la dernière quinzaine d'août car c'est une période où la sève ne monte plus dans le bois. Cependant à ce moment-là, le bois est encore en feuilles, ce qu'il ne faut pas.

Ce sont les rejets de châtaigniers, c'est-à-dire les pousses sauvages que l'on trouve au pied de l'arbre, appelés gourmands ou sagato, qui servent à la fabrication des paniers. Il n'est pas toujours facile de reconnaître un rejet de châtaignier, celui-ci ressemblant à d'autres espèces comme la verne par exemple. On coupe de préférence le bois se trouvant en des lieux humides, à l'ubac ou au bord des ruisseaux, car il reste souple et est donc beaucoup plus facile à travailler. Pour cette même raison, le bois est choisi droit et sans nœuds. On choisit des rejets de différents diamètres (de 2 cm, de 2 à 3 cm, et de 3 à 4 cm), le diamètre déterminant ensuite leur fonction. Les rejets sont coupés à la base avec une tronçonneuse ou à la hache. Leurs branches sont enlevées à la serpe, sur le lieu de récolte.



## II - Le séchage et la préparation des rejets

Une fois coupé, le bois est disposé en tas contre un mur, à l'air libre. Il faut le laisser sécher au moins six mois avant de l'utiliser pour la confection des paniers afin d'être sûr que le bois ne "travaillera" plus une fois le panier conçu. Avant que le bois ne sèche, il faut le fendre et le couper. Ce travail est effectué après une série de coupes, si possible deux ou trois jours après celles-ci, le bois devenant alors plus souple. Le retard pris certaines années dans la confection des paniers oblige parfois l'artisan à continuer de tresser jusqu'au mois de décembre. Pour retarder le séchage des nouveaux rejets, on peut disposer son bois contre le mur nord de sa maison à l'abri du soleil. De plus, afin de rendre le bois plus souple et donc plus facile à travailler, il peut être mis à tremper dans l'eau avant d'être fendu.

A l'aide d'un gros sécateur de vigne, les rejets sont coupés de différentes longueurs. Ces longueurs sont déterminées par la grosseur des différents types de paniers et par la fonction que va remplir le rejet dans la confection de ces paniers. Selon leur longueur, les rejets vont servir d'anse, de traverse, de montant ou d'estelle. Les montants et traverses permettront de confectionner le squelette du panier. Les estelles participeront au tressage du panier autour des montants et des traverses.

Chaque rejet est également fendu en quatre dans le sens de la longueur. Il est coupé une première fois en deux parties égales. Chaque partie est ensuite recoupée en deux, toujours dans le même sens. Seuls les rejets les plus petits, qui vont servir à la confection des rebords finaux du panier, sont coupés en croix.

Ce travail de coupe s'effectue à l'aide d'un tranchet pour démarrer le fendage. Il se poursuit avec le même outil pour les rejets les plus épais, avec les mains pour les rejets les plus fins. Dans ce dernier cas les pouces sont placés à l'extérieur de chaque côté du rejet que l'on sépare en deux et les quatre autres doigts sont disposés à l'intérieur de façon à écarter les deux parties du rejet. Le travail s'effectue en prenant soin de toujours écarter vers l'extérieur la partie la plus épaisse du bois. Si l'on agit autrement, la partie la plus fine se détache de l'autre en cours d'exécution. Pour ce travail, "tout est dans la force du poignet", comme le dit l'artisan.

### III - Le rabotage et la confection

Le travail du bois ne commence donc véritablement que fin juin. Après six mois de séchage, au moment où notre artisan décide de commencer la fabrication des paniers, les éclisses de châtaignier sont mises à tremper 3 à 8 jours dans un bassin d'eau froide afin qu'elles ramollissent un peu et qu'elles soient plus faciles à travailler. Elles vont ensuite être rabotées. Deux solutions de travail se présentent. On peut décider de raboter un grand nombre d'éclisses et de se consacrer ensuite à la confection des paniers à proprement dit. On peut aussi décider de raboter le nombre de lattes strictement nécessaires à la fabrication d'un panier et de recommencer la manœuvre au fur et à mesure des confections. Si l'on opte pour la première solution et selon le temps qui sépare la confection du rabotage, il faudra remettre à tremper les éclisses si on ne veut pas que le bois casse lors du montage du panier. L'artisan opte le plus souvent pour la seconde solution. Il choisit donc le nombre et le type d'éclisses en fonction du type de panier qu'il veut réaliser et les met à tremper.

Un exemple : pour fabriquer une corbelette, panier de 30 cm de long, de 15 cm de large et de 20 cm de hauteur, munie d'une anse, il lui faut une latte de 120 cm de long sur 3 cm de large pour former l'anse, quatre traverses de 100 cm de long sur 2 cm de large, huit montants de 50 cm de long sur 2 cm de large, une douzaine d'estelles de 1 cm de large et d'une longueur indéterminée, et trois brins de châtaignier ou d'osier de 100 cm de long environ.

Le rabotage a pour but d'écorcer et d'affiner les bandes de bois selon leur fonction. Pour accomplir ce travail, l'artisan s'assoit sur un banc d'âne, une jambe de chaque côté du banc. A l'une des extrémités du banc est fixée, de manière inclinée, une planche dans laquelle on dispose l'éclisse à raboter. Un levier actionné par les pieds vient s'abattre sur cette éclisse et la coince. Les lattes sont rabotées à l'aide d'une plane, outil fait d'une lame légèrement incurvée, à tranchant droit, terminée à chaque extrémité par une poignée perpendiculaire et sphérique. Le rabotage s'effectue toujours en tirant la plane vers soi. La plane est régulièrement aiguisée sur une pierre à huile, pierre que l'on huile à chaque aiguisage et qui est collé à la résine sur un pavé de bois en pin. "Une plane bien aiguisée ne doit pas glisser sur l'ongle".

Les montants, les traverses et les estelles sont régulièrement rabotés sur toute leur longueur, des deux côtés et de manière identique. Cette opération finie, elles devront mesurer 2 mm d'épaisseur environ. Les brins servant à faire les bordures supérieures du panier ne sont rabotés que d'un côté afin de conserver une face brune pour la décoration. L'anse est l'objet d'un travail plus

particulier. Avant d'être affinée, une entaille est pratiquée à la scie sur une des faces à 2 cm de chacune de ses extrémités. Entre chaque entaille, le bois est raboté de manière à laisser une proéminence à chaque extrémité. Ceci permettra par la suite un maintien du squelette du panier et donc une meilleure solidité de l'ouvrage. Entre les deux entailles de cette même face, le rabotage est effectué de manière à ce que celle-ci présente une légère courbure en vue d'une meilleure préhension. Ainsi, à 16 cm de ses extrémités, l'anse devra mesurer 2 mm d'épaisseur. Elle devra compter 5 mm en son milieu. La face bombée constituera l'intérieur de l'anse. Enfin, à l'aide d'un tranchet, les écorces restant sur les côtés de la anse sont enlevées.

Au fur et à mesure de leur rabotage, les éclisses sont remises à tremper pour conserver leur souplesse. Ce travail de rabotage est en effet très long, plus long que les phases suivantes. Le montage et le tressage sont plus faciles à effectuer. Il faut plus d'une heure pour la première opération et trois quarts d'heure pour les suivantes.

### IV - Le montage et le tressage

Sur une petite table basse, les quatre traverses sont placées les unes à côté des autres dans le sens de leur longueur. Entre chacune, on laisse un espace aussi grand que la largeur d'une traverse. Un abattant de bois, fixé à l'établi, est rabattu sur les quatre traverses afin de les maintenir. L'anse est placée. Le rejet qui la constitue est tout d'abord recourbé vers l'intérieur à partir de ses deux extrémités encochées, celles-ci étant positionnées l'une à côté de l'autre. Cette courbure nécessite un travail d'assouplissement qui demande une certaine force des poignets. Les deux extrémités de l'anse, accolées, vont ainsi constituer le fond du panier. Elles sont alors enfilées dans les traverses, la première de celles-ci passant sur les extrémités de l'anse, la seconde dessous, la troisième dessus et la quatrième dessous. L'anse est enfilée jusqu'au centre des traverses. Le corps du panier est alors prêt (phase 1).

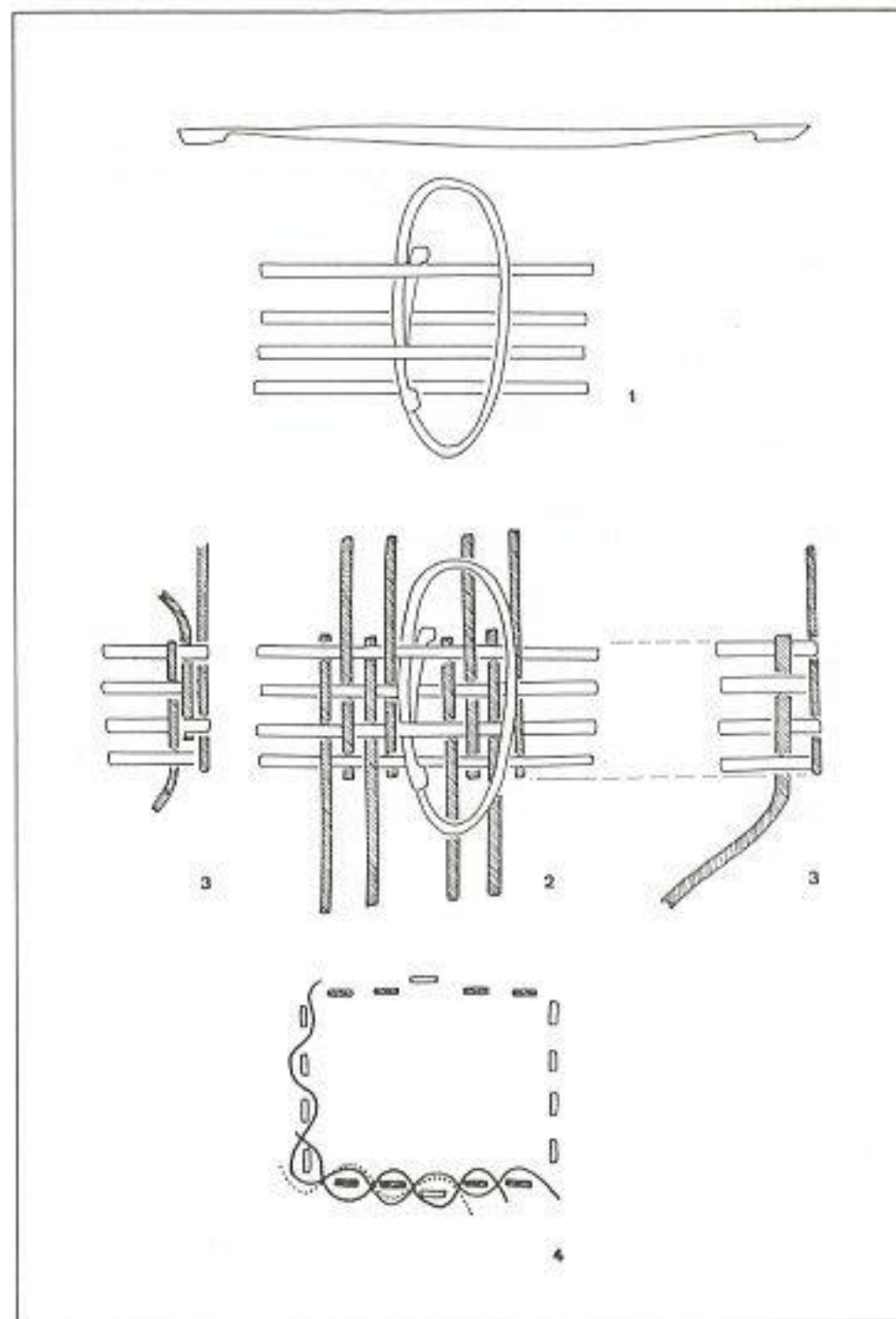
On procède ensuite au positionnement des montants, au nombre de quatre de chaque côté de l'anse. Quelque soit le type de panier, le nombre des montants de chaque côté de l'anse est toujours pair. Ils sont enfilés l'un après l'autre dans la largeur des quatre traverses posées à plat. On fait passer chaque montant une fois dessus, une fois dessous, de manière à constituer un tressage avec les traverses. Le montant, volontairement plus long que la largeur des quatre traverses, n'est donc pas entièrement tressé. On laisse dépasser cette partie-là d'un côté seulement de l'ensemble des traverses. Pour

enfiler le second montant, on commencera le tressage du côté opposé à celui où on a enfilé le premier montant, c'est-à-dire du côté où le montant précédent ne dépasse pas et on le laissera dépasser de ce côté également. On procédera de la même manière pour les deux autres montants. Une fois les quatre montants placés d'un côté de l'anse, des petits coups sont donnés sur les traverses et montants à l'aide d'un marteau et d'un coin, de façon à les rapprocher les uns des autres et à les resserrer vers l'anse. On effectue ensuite le même travail de l'autre côté de l'anse (phase 2). Montants et traverses entrecroisés forment ainsi un quadrillage qui constitue le fond du panier. Les bouts des montants et traverses non tressés, dépassant tout autour du quadrillage, sont alors repliés vers le haut. Il en résulte une légère cassure du bois sans que celui-ci se fende, du fait de la souplesse des rejets.

On passe ensuite au tressage du panier à proprement dit. On veille toujours à placer le cœur des rejets vers l'intérieur du panier. Le tressage autour des montants et traverses se fait à l'aide des estelles. On fait partir la première estelle à l'un des coins du panier et on avance le tressage en la faisant passer une fois devant un montant, une fois derrière. Une fois qu'on a atteint avec la première estelle, le coin opposé au coin de départ, une seconde estelle est parallèlement mise en place et le tressage se poursuit en menant donc deux rangées de tresses à la fois. Lorsque toute la longueur d'une estelle est entrelacée autour des montants, on fait partir une autre estelle en prenant soin d'avoir arrêté la précédente devant un montant et non derrière. On fait démarrer la nouvelle estelle derrière un des montants précédents celui devant lequel on a arrêté la première estelle. En général, on fait débiter les estelles suivantes, trois montants en arrière, à partir du point où on s'est arrêté (phase 3). Le tressage est ainsi effectué sur 20 cm de hauteur environ. L'extrémité des deux dernières estelles est appointie au tranchet et coincé entre un montant et une estelle inférieure. Les différents éléments du tressage sont ensuite tassés au marteau afin de les rapprocher les uns des autres.

## V - Bordures et finitions

Le haut des paniers est terminé par un tressage, autour des montants et traverses, de trois brins, soit d'osier, soit de châtaignier. La face brune des tiges est positionnée vers l'extérieur du panier, donnant à celui-ci une touche esthétique. Ce tressage s'effectue en enfilant la première tige au départ d'un coin du panier, la seconde à partir d'un montant plus éloigné et la troisième de même par rapport à la seconde. Les trois brins sont ensuite tressés ensemble autour des montants jusqu'à ce qu'un tour de panier soit effectué (phase 4). Les



extrémités des tiges en trop sont alors coupées en pointe au sécateur et coincées dans les estelles inférieures. Le tressage terminé, on "coupe les oreilles en pointe" aux montants débordant du haut du panier, à l'aide d'un tranchet. Ils sont ensuite repliés vers l'extérieur du panier, ce qui implique une légère cassure du montant. Ils sont enfoncés entre deux rangs d'estelles. Pour cette opération, le fabricant de panier s'aide d'un tournevis avec lequel il écarte légèrement les estelles afin de pouvoir y rentrer les "oreilles" des montants. Les extrémités opposées des montants, dépassant du fond du panier vers l'extérieur, sont coupées au sécateur.

La dernière opération consiste à enlever les "bavures", c'est-à-dire à ôter à l'aide d'un greffoir à vigne les échardes qui dépassent de certains composants du panier et qui résultent de leur cassure. L'action du greffoir a pour but de rendre le panier plus lisse.

## VI - Les différents types de paniers

Le panier d'estelles terminé, encore humide, est mis à sécher avant d'être vendu sur les foires, dans des points de vente, ou directement à des particuliers et à des sociétés, comme la coopérative de Vidauban qui en commande pour les vendanges.

Le panier le plus anciennement confectionné, le plus courant et le plus vendu également, est celui que nous venons de décrire : la corbelette, panier à goûter mais aussi panier dans lequel on mettait les olives que l'on ramassait. Il existe d'autres paniers d'estelles mais, pour tous, la confection est identique à la corbelette. Ils comportent tous une anse médiane. C'est leur grandeur et donc leur forme qui diffèrent.

Deux paniers sont au nombre de ceux traditionnellement confectionnés par les artisans. Il s'agit du panier à vendanges, beaucoup plus long que la corbelette (long : 40 cm, largeur : 22 cm, hauteur : 20 cm) et le panier à cerises beaucoup plus profond (long : 20 cm, largeur : 18 cm, hauteur : 23 cm). A côté de la fabrication de ces paniers traditionnels, l'artisan diversifie sa production sous l'effet de la demande (paniers utilisés par des groupes folkloriques par exemple).

## VII - Les vertus du châtaignier

Si le châtaignier est le végétal choisi pour la confection de ces paniers, c'est qu'il constitue un élément facile à travailler par sa souplesse et sa résistance à la fois. Pour mémoire, l'artisan range les outils qu'il utilise pour la confection des paniers dans l'un d'eux qui a plus de cinquante ans. Le châtaignier est également un bois qui, une fois sec, ne risque pas de se miter. Pour plus de précautions, certaines personnes badigeonnent leur panier d'huile de cade.

D'autres espèces végétales peuvent être utilisées pour confectionner ces paniers mais elles ne semblent pas avoir les vertus du châtaignier. On peut en faire avec des rejets de chêne blanc, qui sont aussi faciles à travailler que ceux en châtaigniers mais qui sont plus difficiles à trouver et qui alourdissent le panier. Certains artisans en fabriquaient avec de la verne, bois rouge poussant près des rivières, utilisé en menuiserie. Ce bois à l'inconvénient de se casser assez facilement lorsqu'on le travaille. Pour effectuer les rebords supérieurs des paniers, certains artisans utilisent l'osier, d'autres les rejets de châtaigniers, le myrte ou l'olivier.

**Note :** Cette note a été rédigée dans le cadre d'une étude commandée par le SIVOM du pays des Maures et du Golfe de Saint Tropez.  
Nos remerciements à Monsieur Hubert Olivier, artisan au Plan de la Tour.  
Dessins de Philippe Hameau.

Nathalie COULOMB  
(ASER du Centre Var)



*Vous avez déjà fait l'expérience ?*

Ah oui ! on avait dépassé, je m'étais dit que deux ou trois jours passés et, oh, j'ai eu des paniers mités. C'est pas de la blague le truc des anciens.

*Ça, vous le saviez ?*

Oui, mais je m'étais dit, quand même ...

*A deux jour près ?*

Oui ! Oui ! c'est vrai ! Il y avait eu mauvais temps !

Si par exemple, une lune il y a de la neige, on ne peut pas aller chercher du bois, s'il pleut c'est pareil. C'est pour ça que maintenant qu'il fait beau, on a profité. L'année dernière, ma femme avait le pied cassé. En novembre, on n'a pas ramassé, après c'était la lune de décembre, alors mon frère est venu m'aider à ramasser.

*Maintenant, je vous laisse travailler .....*

*Expliquez-moi, comment allez-vous procéder ?*

Maintenant, il faut que je recoupe mes bois aux mesures voulues et après je le refends, mais pour cela j'ai tout l'hiver.

La semaine prochaine je commence à le refendre.

*Il ne faut pas trop attendre, sans quoi, il sèche ?*

Non, ça peut attendre au moins deux mois.

*Reprenons le schéma :*

1°) repérage des châtaigniers,

2°) coupe, sous réserve que la lune soit bonne,

3°) refendre.

*Et après ?*

On laisse sécher. Six mois après, quand c'est sec, on les met à tremper dans l'eau pour pouvoir les plier.

Suite à ces explications, M. Olivier équipé d'un faussoun, d'une hachette et d'un gros sécateur, part dans la végétation pour sélectionner les branches dont le diamètre est de 2 à 5 cm, bien droite sur au moins 2 mètres de haut, bien saines. Avec le gros sécateur, il coupe les rejets au niveau du sol, avec le faussoun il élimine les ramures et coupe d'extrémité plus fine.

Les gros rejets seront coupés à la hachette.

Le travail s'effectue en montant, ce qui lui permet de faire glisser les branches coupées sur le chemin situé en contrebas. Là, sa femme les rassemble et les charge sur la remorque.

Arrivés sur le site vers 10 heures, il y resteront jusqu'au soir.

Yves FATTORI

## De "Gefangs" à Babelsberg



*Aquéli istòri, tout plen autentico, a ges de raport emé la vido quoutidiano di presounié de gerro ; mostro tout fes que, meme dins la vido la mai desprouvesido de souspresso, un fa inatendu pòu sempré arriba.*

Devié èstre à pau pres sèt ouro, la niue èro déjà negro : la repeticion quoutidiano dóu nouvel espetaclo dóu camp venié de coumença. Emai que lou cuerbe-flo siegue fissa à dès ouro, avian pres l'abitudine de nous acamapa tre lou soupa empassa, que lis Anglés preferissien efetua si boumbardamen à la debuto de la niue e lis alerto poudien autembèn dura quáuqui minuto se s'agissié d'avioun passant à proussimeta de Berlin que mai-que-d'uno ouro se la capitalo èro elo-memo l'oujeitiéu retengu aquéu sèr pèr la R.A.F.

Repetissian "Domino" de Marcèu Achard. Dins un caire, Rougié, lou decouratour, acabavo de fignoula un ravissènt guerindoun Louvis XV, fabrica emé dóu bos de "recuperacion", tout en charrant à soute voues emé Pèire, lou que fasié li ninoio, ócupa à se counfeiciona ùni faus sen pèr remplaça aquéli trop gros, qu'utilisavo enjusqu'aro, que ié fasié uno peitrino tombanto, qu'anavo pas emé la ligno di chato que jougavo.

Subre lou pountin, Marc, nosto jouino proumiéro, envertouia dins uno largo capoto de l'armado bèljo, supausa èstre un desabihè vapourous, voluptuosamen expandi subre très cadiero que fasié òufice de sofa, escoutavo, pèr la desenco fes, la declaracion d'amour abrandanto qu'Andriéu, espeloufi e mau-rasa, ié barboulinau davans lou beisa tourrido qu'acabavo l'ate segound.

A-n-aquéu moumen, la porto s'oubouré bourrin-bourran. Coume es d'usage despièi Aristoufano e Souloclo, vo tout-au-mens despièi que li salo d'espetaclo soun clauso, touto la chourmo, sènsò meme se revira e dins un unissoun digne d'un cor anti, ourlié : "La porto !", fourmulo brevo counfourtado pèr quáuquis epitète chausi e de comentári autant precis dins sa councision que discutabile dins sa formo.

Aquéu cor de proutestacion fuguè arresta pèr un "Achtung !" resclantissènt d'un feldwebel (ajudent), destina à nous enfourma de l'arribado dóu Coumandant dóu camp, acoumpagna d'un civil. Respoundènt à-n-aquelo counvidacion courteso, tóuti lis ome presènt s'oubourèron dins un gardi-à-vous proun aprouchadis destina à temounia que, soute la desfroco dóu catiéu, batié lou cor d'un ome libre vo, pèr èstre plus simple, aguènt pèr toco d'emm...da li "Chleuhs" à pau de frès. Aquéu sèr encaro, lou cop manquè de reüssi mai, alor que lou feldwebel se preparavo à nous inonda de soun astiado costumiero de prejit : "Schweinen Franzosen ! Keine Dizipline... ! ", soun superior l'arresté d'un gèst e se virè vers li presounié que sentiguèron l'inquietudo s'esquilha dins si veno ... quouro veguèron que lou Coumandant sourrisié, ço que presajavo rên de bon pèr éli, e la presènci dóu civil à soun coustat èro pas facho pèr apasia si crento.

Fau dire que presounié e gardian fourmavon une meno de parèu internau la Cocteau ounte cadun, au fiéu dis an, avié pres counsciènci di limito de l'autre. Li presounié sabien forço elsatamen jusqu'ounte poudien ana e coume faire pèr ié perveni sènso risqué : li gardian, satista de pas se gela li pèd, e lou rèsto, subre lou frount nùssi, fasien vejaire de faire respeta la disciplino pèr de grandi gulado qu'après quatre annado de vido coumuno, n'empresounavon plus degun. Mai un civil, èro diferènt. Sié èro un poulicié tout just bon à foutre en l'èr lou modus vivendi que regissié nòsti raport entre militàri, sié èro un civil banau, dangeirous dins la mesuro ounte ignouravian sis entencioun e mounte éu, couneissié rên de nòsti coupourtamen.

Fuguè adounc, em'un soulajamen e une souspresso mesclado d'uno forto envejo d rire soute gourjoun, qu'aprenquerian pèr lou Coumandant que lou civil èro lou proumié assistaire dóu mai grand metour en sceno alemand de l'epoco, Veit Harlan. Aquéu, recercant de figurant "Typisch franzôsich" pèr un film se debanant durant lou Proumié Empèri, avié agu l'idèio, pèr lou mens óoriginalo, de veni li recruta à l'eissour, valènt-à-dire dins un camp de presounié. Uno vinteno d'entre nous fuguèron retengu e soun som, aquelo niue, fuguè bressa pèr la gau d'escapa un moumenet à la mounoutounio de la vido vidanto e l'espérango de faire, pèr uno fes, quaucarèn d'inatendu.

Pèr l'inatendu, anavian èstre servi !

\*\*\*\*\*

Quàuqui jour après, quâsi lisquet dins d'uniformo emprunta d'eici, d'eila, ple de pantaloun bèn marca, calot aclina em'elegànci e mesuro, lou Kommando dis "artista" franquissié la grando porto de la UFA, estudio de cinema situa à Babelsberg, dins la banlègo berlinese. En lis acuiènt l'assistaire-recruteur, deja bateja "Charlot" pèr l'encauso de sa moustacheto carrado à la modo d'aquéu tèm, pousquè pas escoundre sa decepcioun : èro vengu au camp pèr engaja uno soudardaio tignassiero e mai o mens espeiandrado courrespoundènt i besoun dóu film e se retroubovo fâci à-n-un destacamen impeccable e forço disciplina. Urousamen pèr éu, li maquiharello aguèron deguno peno à tout ramena dins l'ordre en nous doutant de gròssi moustacho e de barbasso de vue jour ; après uno passado au saloun d'abihage, nous retroubarian trasfourma en velite de l'armado emperialo. Noste enganamen d'èstre couifa d'un triste bicorno negre en-liogo dóu bounet d'oursoun fuguè encaro mai grand quouro aprenquerian qu'èron de soudard alemand que devien figura la celèbro Gàrdi... Plaga dins noste amour-propre d'artista, en erian quasimen arriba à counsidera acò coume uno vióulacioun de la Coun-

vencioun de Genève subre li Presounié de Guerre, quouro Charlot venguè nous cerca pèr nosto proumiéro prestacioun.

Lou decor representavo uno grando salo d'aubergo, que si fenèstro, i vitro cuberto de gelibre, dounavon subre, uno campagno ennevasado, em'un fournèu blanc en faiènço e de taulo deja garnido de pot de bierro e de goudet. Tre nosto arribado subre lou platèu, d'abiharello, soute lis ordre d'un assistaire se reguignèron vers nous pèr reprendre bicorno e baudrié à quàuquis-un d'entre nous e moudifica la semblanço fisico d'autre ; Rougié e Pèire fuguèron ansin priva de soun abi e Andriéu se retroubo mié-nus emé sa camiso pendènt subre si braio, dóu tèm que quatre o cinq autre se veguèron afubla de pensamen ensauni sur la cabesso vo i membre. Quant à iéu, 'reçaupère uno pipo courbo, longo coume moun avans-bras, acabado pèr un fournelet pas mai gros qu'un dedau.

Vuei, tóuti li gènt an agu l'óucasioun de vèire, à la tele vo dins li journèu, lou biais de tourneja un film, mai à-n-aquelo epoco, èro un espetacle nouvèu e amusant, qu'erian bèn decida de n'en prouficha. Ignourant dis usage e de l'ierarchie, es sènso lou mendre estounamen que veguèrian Veit Harlan, acoumpagna de Charlot, nous esplica éu-meme, dins un francés aprouchadis, la sceno qu'anavian tourneja e lis espèr que metié en nous.

Erian en 1809. Après la bataio d'Iena, noste regimen èro esta manda à Kohlberg, viloto au bord de la Baltico que resistavo is armado napouleounenco. Pèr l'ouro, erian au repaus, en trin de bèure e nous faire dóu bon tèm emé de "chentilles mat'moiselles" dis environ. Estounamen de nosto part pèr escoundre noste empache que, coume lou disié Andriéu : "erian vengu aquí pèr faire la guerre e noun pèr jouga lou repaus dóu guerrié." En fa, avian forço mau a cela nosto petocho bluio. Après quatre annado d'interdicioun d'aproucha uno femo alemando, soute peno de mandadis en fourtaresso, nous demandavon de treva uno vinteno de paísano que si jougne descouleta revelavon de redouneta remisado, dins nòsti record, au magasin dis acessòri.

Couneissènt pas nosto coundicion de presounié, li dounzello escoutavon lis estrucioun dóu metour en sceno, indiferènto à noste respèt ; cresien eto qu'erian de figurant coume éli. D'uni que l'a nous sourrisien, ço qu'apoundié encaro à nosto ànci. Veit Harlan esplicavo la sceno à jouga ; parlavo de caresso, de calignage, de beisat, d'estrencho virilo ; nàutri, pàuris amateur sachènt pas coume se fasien aquéli causo au cinema, balançavian entre la cregnènço de n'en faire trop e lou risqué de passa pèr de gros bedigas. Touto nosto bello asseguranço nous avié abandouna e quouro coumencè la prou-

miero messo en plaço, èrian pas forço fièr ; lis àutri repeticioun fuguèron gaire meiouro. Lis assistaire, anant d'un parèu à l'autre, óbligavon li soudard, valènt-à-dire nous, à-n-enlaça estrechamen sa coumpagno e, pèr certan, à la faire asseta sus si geinou. Aquelo mescladisso fourçado, nous permeteguè touto-fes d'escambia quàuqui mot emé nòsti coumpagno pèr ié faire coumprendre l'ambiguèta de nosto situacioun, e dève à la verita de dire qu'es dómaci sa coumprenesoun e soun gentun que pervenguerian à-n-èstre pas trop ridicule.

Pamens, mau-grat nosto bono voulounta, li resultat fuguèron liuen dé respondre à l'atènto dóu metour en sceno, que, sèmpre courtés e dins lou meme francés esitant, entre-prenquè de nous esplica tourma-mai la situacioun: "Messieurs soldats, ici çà est pas des gentilshommes à la Cour du Roi de France avec des princesses et des duchesses ; ici, çà est des soldats de la troupe avec des dames de la campagne. Il faut être très gentils avec elles ; leur donner plus de tendresse, plus d'amour, plus de passion." Soun proumié assistaire, un grand siblet antipati subre-mounta d'uno tèsto de planqué e-n-aubourant sus lou revers de sa vèsto l'aragna à pedalo, creseguè bon d'apoudre en ourlant dins un porto-voues : "Alors, koi ? Merte ! fous z'avez bas douché uné bétite mat' moizelle tépuis fotre tépart à la guèrre, merte ! Et fous rezdez comme dé pouts dé pois téfant elles, merte !".

Es-ti lou caratère prouvoucadou dóu prepaus, vo l'usurpacioun pèr aquéu Teutoun mau-blanchi dóu mot lou mai célèbre de nosto lengo que prouvouquè la coulèro d'Andriéu, puléu pasible d'ourdinàri. Esquino nuso, sa camiso floutant subre si braio, s'escridè, davans touto l'assistanço atupido : "Allons, les mecs ! On va pas se faire reteler des leçons par un c... pareil ! Ah ! Ils veulent de l'amour ! de la passion ! On va leur en donner ! Bon poids !" E, jognant lou gèst au verbe; prediquè d'eisèmple en enlaçant sa partenàrio pèr l'espremi, emé vigour e sènso intermediàri, l'estat d'esperit d'un valourous soudard priva de "bétite mat' moizelle tépuis zon tépart à la guèrre". Tóuti lis àutri velite seguiguèron soun eisèmple emé mai o mens de mouderacioun, mai davans que lis assistaire agon agu lou tèm de reagi, tout lou platèu èro trasfourma en sabat de masco. Li femo s'enfugissien, vo fasien vejaire, cridant sènso grando counvicioun, coursejavò pèr li soudard risènt coume d'ascla e gulant coume d'ase, mentre que Charlot, afoundra dins un caire, se vesié deja sus lou front rússi e, qu'ajouca subre uno escalo, lou grand siblet se desgargamelavo dins soun porto-voues : "Arrêdez ! Merte ! Arrêdez ! Z'est une auberge gorrecte izi ! Z'est pas un portel !".

\*\*\*\*\*

Quàuqui jour mai tard, tournejavian en esteriour dins un immense decor representant la plaço d'un vilage. Noste estatut s'éro radicalement moudifica despièi lou cop de sang d'Andriéu, escabissous pèr un Alemand de baso, mai qu'avié amena lou metour en sceno à prendre counsciènci de la meno de sadismo qu'i 'avié à nous faire jouga nosto proprio situacioun atualo davans li camera. Se n'en escusè e, coume avian deguno envejo de renoucia à-n-un pres-la autant distraiènt, ié proumeteguerian que tout se passarié bèn à l'aveni, ço que fuguè lou cas. Tout-fes nosto pichoto criso de foulié avié agu l'avantage de nous raproucha di figuranto que, à despart d'uno o dos, n'en riguèron e prenguèron noste partit e, pèr fini, fuguè sènso dificulta que tourneguèron la sceno de l'aubergo e li que seguiguèron.

Prenènt chasque jour mai d'interès à noste travai, erian puléu bèn aprecia, e coume óufrissian l'avantage d'èstre vint les mens coustous qu'un figurant proufessiounau, faguèron de mai en mai apèu à nous pèr faire de siloueto vo jouga de role mut. Tóuti li matin, passavian entre li man di maquiharello e revestissian noste coustume, sènso sabé se faren vo noun apèu à nòsti service. De jour que l'avié, ùni d'entre nous fasien rèn de rèn e se pouidi véire, subre li diferènt platèu, de presounié desócupa pourtant, pèr-dessus l'uniforme de velite de l'armado emperialo, sa capoto kaki marcado K.G à l'encro negro jitado negligentamen sus sis esquino, se mesclant sènso coumplèisse à un fube de machinisto, d'atour, de gardian e meme d'óulicié alemand presènt aqui à de titre divers.

Nòsti raport s'èron moudifica tambèn emé Veit Harlan e subre-tout emé sa femo, Crestina Soderbaum, uno tras-que-bello Suedeso qu'èro la vedeto dóu film. Es verai que, dómaci lou sèns politi dóu respounsable francés de noste camp, erian bèn pourvesi en choucoulat, en cigaleto americano e en café en poudro ; nous fasian uno gau de tasta davans lis Alemand aquéli danrèio qu'asi-introubablo à Berlin en 1944, quite à-n-óufri, en touto simpleta, uno cigaleto, toustèm acetado emé deferènci e amiracioun : "Americanische Zigarette ! gut ! Prima !" Pichoto satisfacioun d'amour-propre, a gratis mai recounfourtano. La bello Suedeso e soun ome proufichèron mai de nosto prouidigalita interessado qu'anè jusqu'à i' óufri de tèm en tèm un paquet de Pall-Mall e meme, uno fes vo dos, uno bouiteto de Nestcafé. Bóni maniero que nous permeteguèron de resta à l'estudio tres fes mai de tèm qu'èro esta inicialamen previst.

La bello Crestina, coume tout lou mounde dins un estudio de cinema, passavo la majo-part de soun tèm à-n-espera. Ero fièro de parla lou francés e-n-avié pres l'abitudine de s'entre-teni emé l'un vo l'autre d'entre nous ; soun ome, acoumpagna d'àutris atour, venié souvènt la rejougne e li pauso

Se un jour, lou film "Kohlberg" passo à la tele, manqués pas aquel bréu moumen. Darrié Napouleoun e si marescau, l'oumbro, que permet à-n-aquelo sceno forço banalo d'ajougne uno vertadiero grandour dramatico, èro iéu.

Uno fes encaro, la Roco Tarpelano èro estado procho dóu Capitòli !

\*\*\*\*\*

Il devait être environ sept heures du soir ; la répétition quotidienne du prochain spectacle du camp venait de commencer. Bien que le couvre-feu soit fixé à dix heures, nous avons pris l'habitude de nous réunir sitôt le souper avalé ; les Anglais préféraient effectuer leurs raids aériens au début de la nuit et les alertes pouvaient tout aussi bien durer quelques minutes, s'il s'agissait d'avions passant à proximité de Berlin, que plusieurs heures si la capitale était elle-même l'objectif retenu ce soir là par la R.A.F (Royal Air Force).

Nous répétons "Domino" de Marcel Achard. Dans un coin, Roger, le décorateur, achevait de lignoler un ravissant guéridon Louis XV en bois de "récupération" tout en conversant à voix basse avec Pierre, notre ingénue, occupé à se confectionner une nouvelle paire de faux seins pour remplacer ceux qu'il utilisait jusque-là, lesquels, trop gros, lui faisait une poitrine tombante, qui nuisait à la ligne des jeunes filles qu'il jouait régulièrement.

Sur le plateau, Marc, notre jeune première, lové dans une large capote de l'armée belge, supposée être un déshabillé vapoureux, voluptueusement allongé sur trois chaises accolées faisant office de sofa écoutait, pour la dixième fois, la déclaration d'amour qu'André, ébouriffé et mal rasé, lui murmurait avant le baiser torride qui clôturait le deuxième acte.

A cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit bruyamment. Ainsi qu'il est d'usage depuis Aristophane et Sophocle ou tout au moins depuis que les salles de spectacle sont closes, toute la troupe, sans se retourner et dans un unisson digne d'un cœur antique hurla : "La porte !", formule confortée par quelques épithètes choisies et des commentaires aussi précis dans leur concision que discutables dans leur forme.

Cette vague de protestations fut arrêtée par un "achtung" retentissant d'un feldwebel (adjudant) destiné à nous signaler l'arrivée du Commandant du camp, accompagné d'un civil. Répondant à cette invite courtoise, tous les présents se levèrent dans un garde-à-vous assez approximatif destiné à

témoigner que sous la défroque du captif battait le cœur d'un homme libre ou, pour être plus clair, ayant pour but d'emm...er les "Chleubs" à moindre frais. Ce soir-là encore, le coup faillit réussir, mais au moment où le feldwebel se préparait à nous lancer sa ribambelle habituelle d'invectives : "Schweinen Franzosen ! Keine Dizipline... !", son supérieur l'arrêta d'un geste et se tourna vers les prisonniers qui sentirent l'inquiétude se glisser dans leurs veines... car le Commandant souriait, ce qui ne présageait rien de bon et la présence du civil à ses côtés n'était pas faite pour apaiser leur crainte.

Il faut dire que prisonniers et gardiens formaient une sorte de couple infernal à la Cocteau où chacun avait pris conscience des limites de l'autre. Les prisonniers savaient très exactement jusqu'où ils pouvaient aller et comment s'y prendre pour y parvenir sans risque ; leurs gardiens, satisfaits de ne pas se geler les pieds et le reste sur le front russe, faisaient semblant de faire respecter la discipline par de grands coups de gueule qui, après quatre années de vie commune, n'impressionnaient plus grand monde. Mais un civil, c'était différent ; ou bien c'était un policier tout juste bon à foutre en l'air le modus vivendi qui régissait nos rapports entre militaires, ou bien c'était un civil banal, dangereux dans la mesure où nous ignorions ses intentions et où il ne connaissait rien de notre comportement.

Aussi est-ce avec soulagement et surprise, suivis d'une satisfaction rigolarde que nous apprîmes de la bouche du Commandant que le civil en question était un assistant du plus grand metteur en scène allemand de l'époque, Veit Harlan qui, recherchant des figurants "typisch französisch" pour un film se déroulant à l'époque du Premier Empire, avait eu l'idée, pour le moins originale, de venir les recruter à la source, c'est-à-dire dans un camp de prisonniers. Une vingtaine d'entre nous furent retenus et leur sommeil, ce soir-là, fut bercé par la joie d'échapper un moment à la monotonie de la vie quotidienne et la perspective de faire, pour une fois, quelque chose d'inattendu.

Pour l'inattendu, nous allions être servis !

\*\*\*\*\*

Quelques jours plus tard, presque élégants dans des uniformes empruntés ici ou là, tirés à quatre épingles, plis de pantalon bien marqués, calots inclinés avec mesure et élégance, le kommando des "artistes" franchissait la grande porte de la UFA, studios situés à Babelsberg, dans la banlieue berlinoise. En les accueillant, l'assistant recruteur, déjà baptisé Charlot à cause de sa petite moustache carrée fort à la mode à cette époque, ne put dissimuler sa

déconvenue ; il était venu au camp pour engager une soldatesque hirsute et plus ou moins déguenillée correspondant aux besoins du film et il se retrouvait face à un détachement impeccable et bien discipliné. Heureusement pour lui, les maquilleuses n'eurent aucune peine à tout ramener dans l'ordre en nous dotant de belles paires de moustaches et de barbes de plusieurs jours ; après un passage au salon d'habillage, nous nous retrouvâmes transformés en vélites de l'armée impériale. Notre déception d'être coiffé d'un banal bicorne noir au lieu du bonnet d'ourson de la Garde fut encore accrue lorsque nous apprîmes que c'était des soldats allemands qui devaient figurer la célèbre cohorte ; blessés dans notre amour-propre d'artiste, nous en étions presque à considérer cela comme une violation de la Convention de Genève sur les Prisonniers de Guerre, quand Charlot vint nous chercher pour notre première prestation.

Le décor représentait une grande salle d'auberge, dont les fenêtres, aux vitres couvertes de givre, donnaient sur une campagne enneigée, avec un grand poêle blanc en faïence et des tables déjà garnies de pichets et de godets. Dès notre arrivée sur le plateau, des habilleuses, sous les ordres d'un assistant, se ruèrent sur nous pour reprendre bicornes ou baudriers à quelques-uns d'entre nous et modifier l'aspect physique d'autres ; Roger et Marcel se virent ainsi privés de leur habit et André se retrouva torse nu avec sa chemise pendant sur sa culotte tandis que quatre ou cinq autres se virent dotés de pansements ensanglantés à la tête et aux membres. Pour ma part, je reçus une pipe courbe, longue comme mon avant-bras, terminée par un fourneau pas plus gros qu'un dé à coudre.

Tout le monde aujourd'hui a eu l'occasion de voir, à la télé ou dans les journaux, des images du tournage d'un film, mais à cette époque c'était un spectacle nouveau et distrayant dont nous étions bien décidés de profiter.

Ignorant des usages et de la hiérarchie, c'est sans le moindre étonnement que nous vîmes Veit Harlan, accompagné de Charlot, nous expliquer, lui-même, dans un français approximatif, la scène que nous allions tourner et les espoirs qu'il mettait en nous.

Nous étions en 1809 ; après la bataille d'Iéna, nous avons été envoyés à Kolberg, petite ville qui résistait à l'avance des armées napoléoniennes. Pour l'heure, nous étions au repos en train de boire et nous amuser avec des "chentilles mat' moiselles" des environs. Etonnement de notre part pour dissimuler notre embarras car, comme le disait André, "on était venu là pour faire la guerre et non pas jouer le repos du guerrier". En fait, nous avions du mal à

cachez notre pétoche bleue. Après trois ans d'interdiction d'approcher une femme allemande, sous peine d'envoi en forteresse, on nous demandait de lutiner une vingtaine de jeunes donzelles qui venaient d'entrer, dans des costumes de paysannes dont le décolleté du corsage révélaient des rondeurs remisées dans nos souvenirs, au magasin des accessoires.

Ignorantes de notre condition de prisonniers, elles écoutaient les instructions du metteur en scène, indifférentes à notre égard, nous prenant, sans doute, pour des professionnels comme elles ; certaines nous souriaient, ce qui ajoutait encore à notre anxiété. Veit Harlan expliquait la scène à jouer, parlait de caresses, de baisers, d'étreintes viriles ; nous autres, pauvres amateurs ignorant la manière de pratiquer ces choses au cinéma, balancions entre la crainte d'en faire trop et le risque de passer pour des débiles. Toute notre assurance nous avait abandonnée et lorsque commença la première mise en place, nous n'en menions pas large ; les répétitions suivantes ne furent guère meilleures. Les assistants, allant d'un couple à l'autre, obligeaient les soldats à enlacer plus étroitement leur compagne et, pour certains, à les faire asseoir sur leurs genoux. Cette promiscuité forcée nous permit toutefois d'échanger quelques mots avec nos partenaires pour leur faire comprendre l'ambiguïté de notre situation, et je dois à la vérité de dire que c'est grâce à leur compréhension et leur gentillesse que nous parvîmes à n'être pas trop ridicules.

Néanmoins, malgré notre bonne volonté, les résultats furent loin de répondre à l'attente du metteur en scène qui, toujours courtois et dans son même français hésitant, entreprit de nous expliquer à nouveau la situation : "Messieurs soldats, ici ça est pas des gentilshommes à la Cour du Roi de France avec des princesses et des duchesses ; ici, ça est des soldats de la troupe avec des dames de la campagne. Il faut être très gentils avec elles ; leur donner plus de tendresse, plus d'amour, plus de passion." Son premier assistant, un grand sifflet antipathique surmonté d'une tête de planqué et arborant au revers de son veston l'araignée à pédales (1), crut bon d'ajouter en hurlant dans un porte-voix : "Alors, gouoi ? Merte ! fous z'avez bas douché une bétite mat' moiselle tepuis fotre tépart à la guérrre, merte ! Et fous rezdez comme des pouts dé pois tévant elles, merte !".

Est-ce le caractère provocateur du propos, ou l'usurpation par ce Teuton mal blanchi du mot le plus célèbre de notre langue qui provoqua la colère d'André, plutôt paisible d'ordinaire ? Torse nu, sa liquette flottant sur sa culotte, il s'écria, devant toute l'assistance ébahie : "Allez, les mecs ! On va pas se faire refiler des leçons par un c... pareil ! Ah ! Ils veulent de l'amour ! de la passion ! On va leur en donner ! Bon poids !" Et, joignant l'action au verbe, il prêcha

*d'exemple en enlaçant sa partenaire pour lui exprimer avec vigueur et sans intermédiaire, l'état d'esprit d'un valeureux soldat privé de "bétite ma' moizelle tépuis zon tépart à la guerre". Tous les autres vélites suivirent avec plus ou moins de modération son exemple, mais avant que les assistants aient eu le temps de réagir, tout le plateau était transformé en sabbat de sorcières. Les filles s'enfuyaient en riant et criant sans grande conviction, poursuivies par les soldats rigolards et gueulant comme des ânes, tandis que Charlot, effondré dans un coin, se voyait déjà sur le front russe et que, juché sur un tréteau, le grand sifflet s'égosillait dans son porte-voix : "Arrédez ! Merte ! Arrédez ! Z'est une auberge gorrecte izi ! Z'est pas un portel !"*

\*\*\*\*\*

*Quelques jours plus tard, nous tournions en extérieur dans un immense décor représentant la place d'un village. Notre statut s'était radicalement modifié depuis le coup de sang d'André, inconcevable pour un Allemand de base, mais qui avait amené le metteur en scène à prendre conscience de l'espèce de sadisme involontaire consistant à nous faire jouer notre propre situation actuelle devant les caméras. Il s'en excusa auprès de nous, et comme nous n'avions nulle envie de renoncer à un travail aussi distrayant, nous l'assurâmes que tout se passerait bien à l'avenir, ce qui fut le cas. Toutefois notre petite crise de folie avait eu l'avantage de nous rapprocher des figurantes qui, à une ou deux exceptions près, en rirent et prirent notre parti et ce fut sans aucune difficulté que l'on tourna la scène de l'auberge et celles qui suivirent.*

*Prenant chaque jour plus d'intérêt à notre travail, nous étions plutôt bien considérés, et comme nous offrions l'avantage de coûter vingt fois moins qu'un professionnel, on fit de plus en plus appel à nous pour des silhouettes ou des rôles muets. Tous les matins nous passions entre les mains des maquilleuses et revêtions nos costumes sans savoir si l'on ferait ou non appel à nos services. Il y avait des jours ou certains d'entre nous ne faisaient rien du tout et l'on pouvait voir sur les différents plateaux des prisonniers inoccupés portant, par-dessus l'uniforme de vélite de la Garde, leur capote kaki marquée du K.G (2) jetée négligemment sur leurs épaules, se mêlant sans complexe à une foule d'acteurs, de machinistes, de gardiens et même d'officiers allemands présents à des titres divers.*

*Nos rapports s'étaient modifiés aussi avec Veit HARLAN et surtout avec son épouse, Christina Soderbaum, une très belle suédoise qui était la vedette féminine du film. Il est vrai que, grâce au sens politique du responsable français de notre camp, nous étions bien pourvus en chocolat, en cigarettes*

*américaines et en café en poudre ; nous nous faisons une joie de consommer devant les Allemands ces denrées quasi-introuvables à Berlin en 1944, quitte à leur offrir en toute simplicité une cigarette, toujours acceptée avec déférence et admiration : "Americanische zigarett ! gut ! Prima !" Petite satisfaction d'amour-propre gratuite mais réconfortante. La belle Suédoise et son mari profitèrent davantage de notre prodigalité intéressée qui alla jusqu'à leur offrir de temps en temps un paquet de Pall-mall et même, une ou deux fois, une boîte de Nescafé. Bonnes manières qui nous permirent de rester au studio trois fois plus de temps qu'il n'avait été initialement prévu.*

*La belle Christina, comme tout le monde dans le studio, passait la majeure partie de son temps à attendre. Elle se piquait de parler notre langue et avait pris l'habitude de s'entretenir avec l'un ou l'autre d'entre nous ; son mari, accompagné d'autres artistes, venait souvent la rejoindre et les pauses finirent par devenir des salons littéraires où l'on discutait de théâtre, d'art ou de musique, au grand dépit des Allemands qui en étaient tenus à l'écart.*

*Ainsi que je l'ai déjà indiqué, nous tournions ce jour-là sur la place d'un village. Christina, ou plutôt son personnage, avait succombé aux charmes d'un beau soldat français ; elle était poursuivie et rattrapée par des paysans qui la dénudaient avant de la noyer dans un puits, forfait empêché par des camarades du séducteur. Pour une raison inconnue, elle décida que cette scène serait tournée par des prisonniers au motif que les Français étaient toujours moins brutaux que les Allemands avec les femmes, même dans des moments violents. D'où et comment lui était venue cette opinion ? Sans avoir eu le temps de résoudre cette énigme, six d'entre nous, affublés de costumes de paysans, après avoir répété avec une doublure, jouèrent la scène plusieurs fois de suite, courant après elle, lui arrachant ses vêtements avant de la soulever par les bras et les jambes pour la jeter au fond du puits. Bien qu'un sort contraire m'ait désigné pour appartenir au groupe des vélites poursuivants, je n'ai pas oublié cette scène, et les "paysans" qui l'avaient tenue dans leurs bras pour la malmener, nous avouèrent que, même dans un collant de couleur chair... Christina Soderbaum était une sacrée belle femme et drôlement bien foutue, et qu'il n'y avait rien à jeter aux chiens !*

*L'inattendu prend parfois des formes agréables.*

\*\*\*\*\*

*Les prises de vue du film touchaient à leur fin. Comme à l'accoutumée, nous étions tous derrière les techniciens à regarder le tournage d'une des dernières*

scènes ; celles-ci se déroulaient sous une tente où l'Empereur avait réuni ses maréchaux devant une table surchargée de cartes. Cette scène est demeurée vive dans mes souvenirs pour deux raisons, n'ayant d'ailleurs aucun rapport entre elles.

La première, c'est qu'à un certain moment, Napoléon prononçait cette phrase, paraît-il historique : "Une Nation vaincue qui adopte la langue de son vainqueur est une Nation perdue". Pour nous, prisonniers qui, à l'époque, avions pratiquement refusé de comprendre et de parler le chleuh, cette phrase était lourde de sens. Aujourd'hui encore, dans des circonstances heureusement différentes et toutes proportions gardées, elle est, hélas ! pour nous autres Provençaux, toujours d'actualité.

L'autre raison m'est plus personnelle. Inemployé, j'observais avec Marc et Marcel, la mise au point de la scène en cours. Un gardien vint me frapper sur l'épaule pour m'informer à voix basse qu'un officier allemand voulait me voir. "Qu'est-ce qu'il y a ?" me demanda Marc. "L'officier chleuh me demande" - "pourquoi ?" - "Je n'en sais rien." - "Fais gaffe !" Plus intrigué qu'inquiet, je me rendis près de l'officier qui conversait avec un assistant. Il me dit dans une espèce de sabir germano-français, avoir souhaité me voir de près, "parce que ses hommes avaient dû regagner leur régiment pour aller combattre sur le front russe" (Sic). N'ayant pas l'occasion de fréquenter le Haut Etat Major de la Wehrmacht, je me demandais bien où il voulait en venir. C'est alors qu'il me demanda "si je pourrais remplacer un soldat allemand ?" De stupeur, mon visage devint probablement aussi expressif qu'une courge ; il dut s'en apercevoir car il ajouta que c'était pour jouer le rôle d'un grenadier de la Garde et que, pour des tas de motifs, il lui avait semblé, ainsi qu'à l'assistant, que j'étais parmi tous mes camarades, le candidat idoine. Moi, je n'entendais plus rien ; jouer un grognard ! La gloire ! Déjà mon esprit s'envolait avec Flambeau, l'Aiglon, Rostand !

Ce rêve fut promptement interrompu par un assistant spécialiste des questions militaires qui pendant une heure, m'apprit à marcher en faisant des pas de 80 centimètres ; attention ! ni de 75, ni de 85, mais très exactement de 80 centimètres. Il me fallut, en même temps, apprendre à tenir verticalement mon fusil serré entre mon avant-bras et mon téton gauche. Je troquai ma défroque de vélite contre la tenue à passepoils et brandebourgs de grenadier ; une costumière vint avec un bonnet d'ourson à plumet rouge pour m'en coiffer tandis qu'une maquilleuse raccordait mon fond de teint, frisait ma moustache et me poudrait pour empêcher les reflets de la lumière sur ma peau. Puis je restai seul, le cœur battant, attendant le moment d'entrer en action, angoissé

à l'idée de rater le demi-tour réglementaire ou de mal tenir mon fusil et surtout obsédé par la volonté de montrer que pour nous, Français, le fait de ne pas savoir faire quelque chose, n'avait jamais constitué un obstacle. Mon rêve de gloire m'énivrait.

Enfin, on vint me chercher et l'on me fit déambuler de long en large entre la tente et un énorme projecteur. Et c'est ainsi que, costumé, maquillé, bien droit dans mon splendide uniforme de grognard, tel Flambeau veillant sur le repos de l'Aiglon à Schönbrunn, je montai la garde devant la tente de l'Empereur Napoléon. Malheureusement, comme la scène enregistrée se déroulait à l'intérieur de la tente et que je montais la garde à l'extérieur, on ne vit de mon personnage qu'une silhouette se découpant en ombre chinoise.

Si un jour le film "Kolberg" passe à la télé, ne ratez pas cet instant. Derrière Napoléon et ses maréchaux, l'ombre grâce à laquelle cette scène, d'une banalité affligeante, atteint une vraie grandeur dramatique, c'était moi.

Une fois encore la Roche Tarpéienne avait été proche du Capitole.

Jean COLETTE - Juin 1995

#### Notes :

Gefangs : contraction de "kriegsgefangenem" = prisonnier de guerre

1 - Araignée à pédale = croix gammée insigne du parti Nazi, dans le langage des prisonniers

2 - KG = initiales du mot "kriegsgefangenem"

*Mais oui ! Un stade Pasteur converti en asinodrome ; des baudets véloces ou têtus, des jockeys au grand cœur, des parieurs acharnés ... des caisses renflouées ... C'était au Luc et pour la fête locale.*



***Sauva pèr leis ai !***

Degun voulié, quest'an d'aquí, mena la festo. L'equipo anciano avié demissiouna ; lei caisso dindavon vide, lei coumerçant fougnavon ; Sant Jôusè, patron d'ou Lu, fasié lei brego.

Marius, lou secretàri, Geria, lou gardo, Jan, lou banquié, Louis Fournier, lou direitour, d'autre ... e meme lèu, pecaire, assaiaerian de prendrela relèvo. ... pèr devé mai que pèr envejo.

N'en voulès de reunien ; pèr basti lou prougramo agradièu es maleisa ... Entin, avèn vist large ; doui platèu d'artisto : Mick Michel, Dario Moreno, Georges Jouvin, La Musico de la Flto, d'ourquestre renouma, de pres alechant ei bocho, un fue d'artifici d'ou tron. Es bèn bèu, mai e lei sòu ?

E Conso Geria mandé soun idèio : uno curso d'ai !

Vous dièu pas l'acuei... uno curso d'ai ! Perqué pas de totugo vo d'escaragot ? Mai Conso n'èro testard coume un ai negre ... e acampé tóutei lei poussibleta, tant dei maquignoun que dei particuliié. Uno quiengeno de bèsti poudien courre ... se n'avien envejo. Restavo a entreina, a fa tapage pèr acampa lou mounde, à coupia lou P.M.U. Lou principe es simple : aquèu qu'ourganiso mete ço que vòu dins sa pocho... ço que resto si partajo entre aquelei qu'an juga sus leis ai lei plus gia.

Ounestamen, brihavian pas, e tout èro engimbra pèr lei curso ; mai poudien pas garanti que leis ai sichesson à l'autour de la situacien... même se s'èro di qu'un patron avié mescla d'aigo-ardènt à la civado ; l'autre remplaça lou fen pèr de carròubi trempado dins de vin sucra e pebra.

Nouastei fremo, qu'avien fa casca à l'intrado - aquelei de sòu nous escaparian pas - coumprenien rên ei tèms mouart. Duvien remetre lou tiquet, rabaia lei sòu, coumta, metre de caire nouasto part, puèi carcula "le rappor".

Aguessias vist lou cinema ! Rên que pèr metre en ligno uno dougeno de bourricot, n'en fòu de tèms !

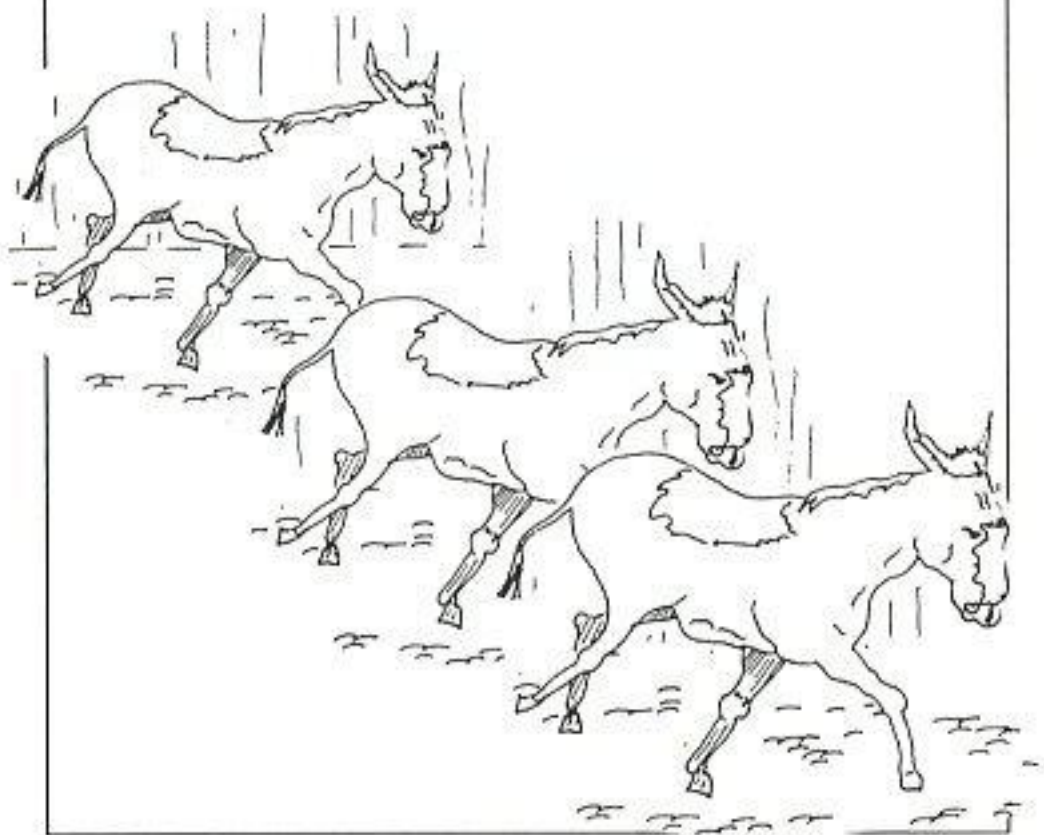
L'un vòu faire boufin d'uno cardello souto la baragno ; l'autre, pas decida crèido ajudo pèr rassugera lou pichoun à l'estable, l'autro prefèro douna un coup de dent à la vesino de drecho e un coup de pèd de vaco à gauch. ... Rên à faire qu'à espera.

Es parti ! mai pas enca arriba ... Subre-tout si viro coume pèr cauca lou gran ... sus l'ièro ... alor l'a pas de bouan sèns e si tiro dre vers la sortido. E lou coumita sentié uno fèbre de chivau lou gagna... E chascun bramavo sei reprovacièn.

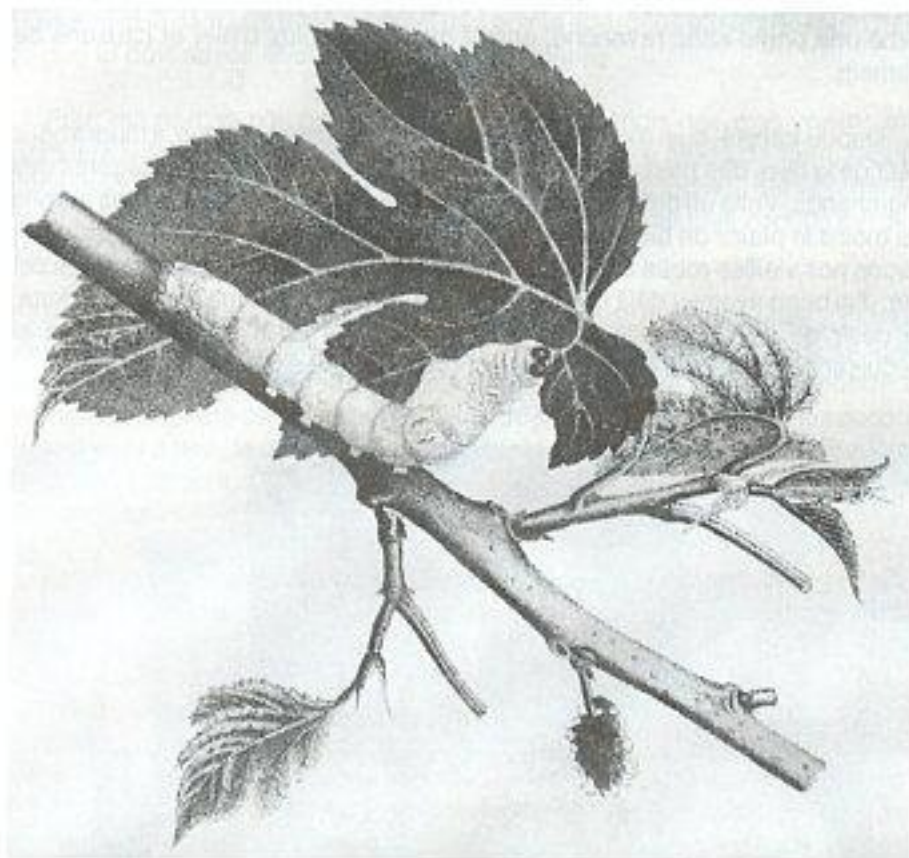
Fin finalo, se lei gent gardèron pas un souveni utanous de la courso, se leis ai moustreron pas fouaço sagesso ww; lou coumita, èu, avié fa soun buèrri ! Lei tra "kriegsgefangenem"u n'èron tapa, la caisso vessavo, si mandé meme un còli en chasque sourdat soutu lei drapèu en Algerio.

Conso, pas tant ai qu'àco, trelusé : "Avès vist ? Miès que Micj Michel, plus fouart que la Musico de la Floto ... lou bouquet nouasteis ai !"

Reinié NONJON



## Lettres



de deux  
magnanarelles

Réjouis-toi, ma chère Charlotte, tu rempliras encore ta tirelire, les cocons frais valent un demi-louis le kilo. Te souviens-tu de ta colère, lorsqu'à la récolte, il fallait jacasser pendant une heure pour obtenir cinq francs ? avec quel plaisir tu aurais grignoté par dépit ta provision de cocons pyrennien s'ils eussent eut le goût d'une dragée ! Que veux-tu ? en 1874 les filateurs ont travaillé pour le roi de prusse, et nous les imitons en 1876, à ce jour nous aurions bien mieux aimé une partie sans revanche, enfin ! ne parlons plus d'hier et causons de demain.

Depuis cet été, quel mouvement dans la soie ! si cela continue, il faudra nous vêtir de la bure des paysannes et nous contenter de regarder les étagères des marchands. Voilà un drôle de supplice qui nous attend ! n'importe, nous aurons du moins le plaisir de bien garnir nos bourses à la saison prochaine, et si nous usons nos vieilles robes cet hyver, c'est dans l'espoir d'être éblouissantes cet été. J'ai beau avoir vu déjà quarante fois les cerises mûrir, ma chère Charlotte, le désir de paraître belle n'est pas encore près de s'éteindre. C'est si séduisant ce frou-frou de la soie et son miroitement est si enchanteur !



Les cocons se vendront donc cher, c'est inévitable, mais encore faut-il en avoir; espères-tu trouver des semences aussi pures que les autres années ?

ne crains-tu pas que partout en France, puisque la gelée y a été générale, les vers n'aient contracté dès leur naissance une atonie organique ? il me semble à moi que les feuilles ayant subi plus ou moins les effets de la gelée, l'insecte n'a pas du trouver dans sa nourriture les principes nutritifs nécessaires à son parfait développement. J'espère peut-être dans les régions où croissent les orangers et la palmiers s'est-il trouvé des points épargnés par les froids ? C'est ce que tu dois savoir et ce que je veux connaître.

Pour ma part, je n'ai pas connu les gelées et tandis que mes voisins me lançaient à la tête leurs foudres de dépit et leurs vers morts de faim, moi je ramassais mes élèves d'une feuille choisie ; aussi quel succès : cent grammes de graines m'ont donné deux cent vingt kilos de magnifiques cocons perpignan.

Veux-tu que je te dise jusqu'où va ma passion de magnanarelle .... ? mon cousin Etienne m'avait envoyé quelques vers éclos par hasard dans sa salle de grainage ; j'ai fait une seconde campagne. Mes vers n'ont pas montré la moindre contrariété des grandes chaleurs de juillet; j'ai constaté que les cocons étaient plus pâles, je laisse aux gros bonnets de la Bacologie, tous réunis en ce moment au congrès de Milan, le soin d'en donner la raison, pour moi qui ne cherche jamais midi à quatorze heures, j'élève, je vois et tout est dit.

On dit que les graineurs ont tous juré, dans une grande réunion de ne plus livrer leurs graines à condition et de ne les vendre qu'au comptant, qu'en penses-tu ? ce que j'en pense c'est que les parjures ne manqueront pas. Dans tous le cas, si tu marchandes cette denrée, n'achète jamais rien sur la place publique, tout en exigeant une marque connue, ne t'adresse jamais qu'aux vendeurs les plus chers, car ne te fais pas d'illusions: on vendra bientôt sur les marchés des graines fausses de vers à soie, comme l'on voit déjà en Allemagne, des graines de luzerne fabriquées à Prague avec des débris d'une pierre qui les imite à s'y tromper.

Mon cousin Achille est tellement heureux des différences qu'il encaisse, qu'il se couvre de soie, depuis les chaussettes jusqu'aux bonnets, il ressemble à un vers à soie sous la bruyère. Toi qui connaît mieux que moi les secrets du métier, fais moi savoir ce qui s'y dit ; parle-moi de tes craintes et de tes espérances ; décidons surtout Mathieu de la Drôme à ne plus prédire des gelées et que le beau temps continu soit dans le ciel comme dans l'almanach.

le 18 nbre 77  
Stéphanie



*Dans ma jolie demeure toute ouatée, ma bonne Stéphanie, je ressemble à un ver construisant son cabinet de soie, comme lui, je file des jours dorés, et comme à toi mes bébés me semblent des anges du paradis.*

*Depuis ta dernière lettre j'ai entendu raconter ou vu bien des choses; d'abord, un graineur d'Alais ma gratifié d'une superbe affiche dans laquelle il prône, avec lithographie à l'appui, un microscope électrique. Cet industriel a voulu comme tout le monde lancer son caillou sur une vitre afin d'arrêter les badauds, il paraît que ce phénoménal appareil opère jour et nuit, ce qui doit certes bien amuser les microcrophes attachés à la maison en question; il est vrai qu'ils se consolent en voyant des corpuscules aussi gros que des œufs de canard !*

*Je me suis laissée dire ensuite que Mr R. de V. vendaient toutes ses graines comme étant cellulaires; audaces fortuna juvat, te dirait mon mari, mais moi qui ne connais que la langue de ma mère, je t'avouerai que cette audace me confond. Car, faut-il te le dire, ce Mr R. de V est un adversaire acharné du système Pasteur, il traite de charlatan les faiseurs de cellules et se fait un*

*honneur de ridiculiser les partisans de la méthode nouvelle. Il est vrai que ses mots n'égratignent pas même comme des épingles, mais j'aime à voir qu'en changeant d'auditeurs il a parfois besoin de changer de tactique; après tout comme tous les comédiens il est souvent forcé d'emprunter des habits et des masques.*

*En fait de réclame, je ne puis te passer sous silence celle de cet inventeur qui a trouvé le moyen infailible de trier les bonnes graines des mauvaises. C'est Pasteur qui doit être furieux ? Comment ! Voilà un savant de l'institut qui a sué cinq ans pour édifier son système avec lequel il faut s'écarquiller les yeux, lorsqu'un simple mortel, par un ingénieux procédé d'épuration, sépare instantanément les semences saines d'avec celles qui ne le sont pas? avoue, ma chère Stéphanie, que les annonces ont parfois certains mérites, ne serait-ce que celui de nous faire pouffer de rire.*

*Je ne sais pas si chez toi l'on s'occupe encore des cartons du Japon, dans le Var, on les estime à leur juste valeur en n'en achetant pas un seul. En revanche aucun département ne fournit autant de graines cellulaires, dans mon village seulement on évalue à un million le total des cellules de la dernière récolte, et à quatre vingt mille onces la production du canton de Grimaud.*

*Dans la Drôme, quelques éducateurs recherchent encore les cartons, nous verrons bien, après la campagne, si ce sont ces éleveurs ou les Japonais qui ont été les plus malins.*

*Depuis que l'on connaît les minces résultats de la dernière récolte, c'est à qui lancera une pierre sur la méthode Pasteur ; avoir trouvé des mesures prophylactiques conte la pièbrine, quelle belle affaire ! on découvre le moyen de garantir les mûriers de la gelée ou l'on ne se mêle de rien!... Voilà, ma chère, toutes les sottises que l'on adresse à cet illustre maître dont les études sur les vers à soie et sur les vins valent chaque année à la France quelques douzaines de millions.*

*Si tu m'en crois, ne prends tes graines qu'en cellules. Vois-tu les graineurs sont en général des hommes charmants, mais ils ont pris l'an dernier un purgatif si fort qu'il ont besoin de s'emplir un peu. Paie-toi donc un petit microscope et de tes jolis yeux bleus, regarde si tes champs sont parsemés des petits œufs blancs de la pièbrine; la peine ne dépasse pas le plaisir, et tu béniras plus tard l'auteur de la méthode et moi qui te l'aurais recommandée !*

*Les Maures le 25 janvier 1878 - Charlotte.*

Le tour est joué, ma chère Charlotte, ce n'est pas cette année-ci que ma bourse sera millionnaire comme dit ton cousin René.

Non vrai ! ces vers à soie me rendent folle !

Si du moins en perdant ma dernière illusion j'avais conservé l'espérance, mais il me semble que la boîte est vide et que tout c'est envolé, et moi qui comptais vendre mes jolis cocons jaunes à dix livres le kilo ! horreur... ! je les ai livrés à quatre francs cinquante... Le souvenir de cet infâme marché me fait encore rougir de honte et je serais capable, si je les tenais dans la main, d'étrangler avec une corde de soie les filateurs du monde entier.



Par bonheur mes projets homicides tombent dans l'eau aussi souvent que je me baigne; car depuis que j'habite ma villa de St Tropez, je barbote comme un canard. C'est si beau cette mer vaste, bleue, grise, noire, véritable miroir du ciel et des rives prochaines, elle est si tiède et si caressante qu'on resterait jour et nuit avec elle, et puis, une fois dans son sein, on n'entend plus les querelles humaines, et l'âme dégagée de tout souci ouvre ses ailes et se laisse bercer par la vague de Dieu.

Du reste, ma toute belle, le golfe de St Tropez deviendra sous peu un autre Auteuil ou un second Fontainebleau, la Société des Courses y a dressé sa tente en attendant qu'elle y installe des tribunes. Cogolin, comme Epsom offre des prix de plusieurs guinées et les propriétaires de l'endroit veulent tous, paraît-il appartenir au jockey club.

Mon cousin Stéphane est venu comme d'habitude faire son grainage à St Tropez; voilà une chose à visiter ! si tu voyais tous ces beaux papillons mâles battant des ailes et cherchant une compagne ! La réputation qu'a acquis notre littoral comme pays de production de graines saines est à coup sûr bien mérité. Dans l'atelier de mon cousin, plusieurs chambrées ont donné trois kilos de cocons par gramme de graines et dans une nous avons constaté que 390 cocons pesaient un kilogramme. Ni M. Maillot, ni M. Pasteur n'ont obtenu ce merveilleux rendement. C'est à notre golfe qu'était réservé ce glorieux triomphe et ce brillant succès.

Comme toujours ta cousine Marie s'est couverte de lauriers ou pour mieux dire de bruyère; chez elle, les maladies n'arrivent pas à la porte et chaque ver produit sa pelote de soie.

Stéphanie - Août 78

### .....Avis .....

**Concours de poésie "Los Trobadors" (classique, libérée, humour) et de nouvelles. Le prix Giraud RQUIER est réservé aux poésies en langue d'Oc. Inscriptions jusqu'au 1er Octobre 1996 à :**

**Lettres et Arts Septimaniens, Bibliothèque Municipale  
11100 NARBONNE.**

**Pour obtenir le règlement, prière de joindre une enveloppe timbrée et libellée aux nom et adresse de l'intéressé.**

Au détour du sentier le grand cyprès lui apparut comme une énorme toute verte dans le ciel bleu, puis la touffe de yuccas. L'oncle Louis lui disait souvent: " Tu vois cette saloperie, cette plante des sauvages, c'est bon à rien, c'est plein de piquants, ça fait des fleurs qui ne servent à rien, mais j'y tiens, c'est ma borne, là j'arrive chez moi !"

Et voilà, après les derniers pas dans le sentier montant, toute la restanque d'oliviers qui apparaît d'un seul coup.

- Oh, coquin de sort, l'Oncle les avait un peu délaissés ses oliviers avec sa maladie, il y a des têtaires à faire des rames pour les haricots, des gourmands à enlever et du bois mort. Mais il y a quand même bien des olives. Tout à l'heure j'en ramasserai des vertes pour faire un peu de conserve, avec du fenouil, du laurier, du thym, du pèbre d'ail, il y a tout ce qui faut sur place et ce n'est pas la cendre qui manquera.

Le cabanon était toujours là avec le grand cyprès et le banc de pierre et au loin en se retournant vers l'horizon toute la montagne des Maures, de Notre-Dame des Anges au Rocher de Roquebrune et puis la mer qui brille ce matin car le soleil est en face.

La clé du cabanon est dans le trou de la muraille sous la pierre plate où l'Oncle la mettait toujours pour ne pas avoir à porter cette grosse clé de fer forgé, et comme il l'avait mise comme d'habitude la dernière fois qu'il était venu, la serrure grince de sa voix, chaque serrure, chaque gond a son grincement toujours le même et pas deux serrures pareil, allez savoir pourquoi ?

Avec la porte ouverte le soleil éclaire vivement le sol en terre battue, quelques bouts de chiffons amenés par les rats, quelques feuilles mortes passées entre les tuiles traînent ça et là. Par terre près de la table, la bouteille qui servait de chandelier à l'Oncle, les rats l'ont faite tomber, ont mangé la bougie et même les coulées de cire sur le verre portent les traces de leurs dents. Près de la cheminée la cruche verte, le seau de fer, le vieux mortier de pierre, le trépieds, le chaudron de fonte plus noir que jamais, le gril fait en grillage, la vieille sarten, et là-haut, pendue à un bâton enfoncé dans le mur décrépi la caisse à escargots avec ses deux compartiments, l'un où l'on met ceux que l'on vient de ramasser et qui sont à jeûner, l'autre pour ceux qui sont à cuire. Dans un coin une petite jarre de soixante litres environ couverte d'un lourd carreau de terre cuite : le buffet de l'Oncle. Il y avait là à l'abri des bêtes tout ce qui se mange ou peut être mangé : oh, pas grand chose, sel, poivre, bocal d'anchois, un paquet de pâtes pour faire la soupe; une boîte de sucre, un demi litre d'huile

d'olive, une petite bouteille d'eau de vie, un flacon de Bonjean (c'était la pharmacie) une boîte de sardines à l'huile et quelques vieux chiffons élevés au rang de torchons.

- C'est bon, tout est encore bien en ordre, pauvre Oncle Louis, il en a passé du bon temps ici, il en a fait griller des boudins, et la pignate elle lui en a bouilli des pommes de terre. Ah, peuchère ... à mon tour maintenant. Oh, Bonne Mère, un perdreau qui rappelle tout près derrière le mur...!

Le perdreau allait passer devant la porte quand Joseph sortait, ce fut l'envol bruyant et comme toujours l'oiseau plongeait vers le bas de la colline.

Sur le côté du cabanon, c'était moins en ordre, la grande jarre mi-enterrée, mi-entourée de pierraille, servant de citerne n'a plus qu'un peu d'eau au fond, le vent avait démoli l'installation de gouttières et cela sans doute depuis longtemps, ce qui reste au fond de la jarre est immonde, il y a des loirs noyés et pourris, des feuilles mortes, de tout...

- Il va falloir vite remettre ça en état et bien nettoyer, et pour le fond de cette jarre ce ne sera pas facile. L'Oncle mettait aussi toujours un bâton de cade plongé dans l'eau et arrivant au bord de la jarre, il disait c'est l'échelle des loirs, si tu ne le fais pas, le loir qui est tombé dans la jarre en venant boire, ne peut plus sortir, ses griffes ne prennent pas à cause du vernis de la jarre et de la pente à l'envers, tu le trouves noyé et ton eau n'est plus bonne, il faudra que je le fasse moi aussi...

Onze Novembre. Pour le premier anniversaire de l'armistice, Joseph pensait aller au cabanon, mais voilà pas, que sortant de la rue de l'Olivier, il voit sur la place Portaiguières près de la fontaine le Colonel Lombard. Celui-ci l'interpelle de loin et se rapproche : "Eh ! Joseph, je te cherchais. Tu étais clairon à la batterie n'est-ce pas ? Et bien, il faut que tu viennes sonner aux morts devant la Mairie demain matin. Tu iras une autre fois au cabanon !" Et Joseph est allé avec son clairon lancer dans le matin froid et brumeux l'appel lent et triste à ceux qui ne sont pas revenus, à ceux qu'il voyait encore en fermant les yeux... là-haut, bien loin, dans les terres remuées de la guerre, car il en avait vu et tant vus.

Le lendemain Monsieur le Maire l'a fait appeler : "Joseph, la ville a besoin d'un appariteur, comme ont dit, tu ferais notre affaire. Le matin tu allumerais les

feux des poêles de la mairie, tu irais à la Poste chercher le courrier, puis dans la journée tu ferais les courses, tu ferais payer les places au marché et aux foires, tu ferais un peu tout et puisque tu as un clairon et que tu sais bien t'en servir, tu ferais les annonces publiques, tu serais le troumpetaire..."

Les fonctions d'appariteur de la ville étaient alors loin d'être épuisantes et laissaient au troumpetaire le temps de monter souvent au cabanon. Bientôt les oliviers reprirent forme, puis il s'en prit aux ronces, clématites, salsepareilles. Couper, brûler (ce qui est bien plus pénible et moins efficace que d'attacher la bique pour qu'elle les mange, mais tout le monde ne peut pas avoir une bique), faire du bois, bêcher un bout de fâisse pour y faire quelques douzaines de fèves ou deux raies de pois chiches qui voudront bien produire si les lapins ne les mangent pas, car ils les aiment les plants de pois chiches ces coquins de lapins ! Et puis, à la bonne saison, se payer de bonnes siestes étendu sur le dos dans la bauco, la casquette tirée sur les yeux, par mauvais temps, s'attarder devant la cheminée à faire griller des boudins ou un hareng saur et cuire des pommes de terre dans la cendre.

Et le temps est vite et bien passé, jusqu'au soir où le troumpetaire a mis, comme d'habitude, la clé dans le trou du mur, la pierre plate sur la clé et est parti un petit fagot de bois sur l'épaule, sans se douter que c'était la dernière fois.

Les héritiers de Joseph se sont désintéressés du petit paradis, la nature a repris ses droits envahissant de tous côtés, les oliviers abandonnés ont périclité, puis il y a eu le gel et enfin un feu de forêt est passé par là. Du cabanon il ne reste que les murs à demi éboulés, la grande jarre a été volée, le banc de pierre est cassé, seul le grand cyprès mort tient encore debout squelettique, déliant le temps qui passe.

Lucien DURAY

## BULLETIN D'ABONNEMENT

à envoyer au :

CENTRE CULTUREL PROVENÇAL  
15 rue Joseph Roumanille  
83300 DRAGUIGNAN

Je soussigné (e) : .....

Nom, prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : .....

Souhaite m'abonner à votre revue. Ci-joint un chèque de 50 frs (4 numéros)

à ..... le .....

Signature

Sont encore disponibles quelques numéros anciens et :

Les numéros de 23 à 60 (coût 15 frs + frais d'envoi)

Les numéros reliés par année : 1983, 1985, 1986, 1987 (coût 50 frs + frais d'envoi)

Le paiement doit être libellé à l'ordre du Centre Culturel Provençal

"Lou Terraire" revue d'études régionales :

Rédaction, administration, publicité, abonnements :

15 Rue Joseph Roumanille - 83300 DRAGUIGNAN

Responsable de la publication : Yves FATTORI

Comité de rédaction : Mrs ALBRAND, DOMENGE

Conception et réalisation maquette : Crédit Agricole, atelier audiovisuel  
Roland FECHINO

Imprimeur : Société Nouvelle Imprimerie Dracénoise

Place du Théâtre - DRAGUIGNAN

Publication : trimestrielle

Prix au numéro : 15 francs - Abonnement : 50 frs (4 numéros)

Distribution : Centre Culturel Provençal

Commission paritaire n° 65241

© COPYRIGHT